REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE

TOME 50-51

2017-2018

Éditions de l'Association de la Revue archéologique de Narbonnaise
Montpellier
2019

– La *Revue archéologique de Narbonnaise* : cinquante ans de publications scientifiques 7
– Jean-Baptiste Lebret – Sandrine Agusta-Boularot

DOSSIER

Recherches récentes sur les ateliers de production et les amphores vinaires de Gaule Narbonnaise et de Tarraconaise

Sous la direction de Stéphane MAUNÉ, Fabrice BIGOT et Séverine CORBEEL

– Recherches récentes sur les ateliers de production et les amphores vinaires de Gaule Narbonnaise et de Tarraconaise. Introduction 17
– Stéphane Mauné – Fabrice Bigot – Séverine Corbeel

– Exporter le vin de Narbonnaise dans l'Empire et au-delà 25
– Fanette Laubenheimer

– Un nouvel atelier d'amphores vinaires d'époque julio-claudienne dans la vallée de l'Arc à Favary (Rousset, B.-du-Rh.) 39
– Bertrand Bonaventure – Stéphane Mauné – avec la collaboration de – Séverine Corbeel

– Production d'amphores et de céramiques dans la vallée du Gapeau (Var) entre la fin du Ier s. et le début du IIIe s. : l'atelier de l'agglomération secondaire de Pas Redon à Cuers 65
– Philippe Chapon – Fabrice Bigot – Susanne Lang – avec la collaboration de – Anne Schmitt

– L'atelier de potiers d'époque romaine (70-160/170 ap. J.-C.) du Collet Long à La Crau (Var) 95
– Jean-Pierre Brun – Gaëtan Congès – avec la collaboration de – Monique Barillot – Michèle Berre
– Antoine Boisson– Emmanuel Botte – Martine Leguilloux – Jean-Marie Michel

– Le four de l'atelier de potiers d'Espeyran (Saint-Gilles-du-Gard) : un témoin du développement économique de la basse vallée du Rhône durant la période augustéenne précoce 115
– Fabrice Bigot – Christophe Vaschalde

– L'atelier d'amphores vinaires de l'Estagnola à Aspiran (Hérault ; 70-120 ap. J.-C). Étude des structures et des productions (fouille 2014/2016)..... 143
– Stéphane Mauné – Quentin Desbonnets – Séverine Corbeel – Oriane Bourgeon – Vincenzo Pellegrino
– Corine Dubler – Iván González Tobar – Jean-Claude Roux – avec la collaboration de – Ophélie Tiago Seoane
– Jordan Latournerie – Florient Ortis – Aurélie Artuso – Vincent Lauras – Charlotte Carrato

– Les ateliers de production d'amphores ovoïdes du Nord-Est d'*Hispania Citerior (Tarraconensis)* aux époques tardo-républicaine et augustéenne précoce 209
– Jordi Miró Canals – Ramon Járrega Domínguez

– Dynamiques économiques de la production et du commerce des amphores Dressel 3-2 léétaniennnes 223
– Piero Berni Millet

– La producción de ánforas vinarias en el alfar romano de Ermedàs (Cornellà del Terri, Girona) 237
– Joaquim Tremoleda – Pere Castanyer

– L'atelier de production d'amphores et de céramiques d'époque romaine d'El Vila-sec (Alcover, Tarragona, Catalunya) 257
– Josep Francesc Roig – Juan Moros

VARIA

– Une nouvelle stèle inscrite à Combas : noms d'origine locale et noms d'origine latine dans la campagne nîmoise au tournant des Ier et IIe s. de n. è. 277
– Michel Christol – Marie-Jeanne Ouriachi

– Le chevalet de brodeur (?) antique d'Apt (Vaucluse) et les chevalets du monde romain 291
– Jean-Claude Béal

– Découverte d'une meule à sang antique inscrite à Montvendre (Drôme) 315
– François Dumoulin

– Une inscription de gladiateurs en remploi dans une tombe de l'Antiquité tardive à Nîmes (12, rue de Saint-Gilles), et l'épigraphie de la gladiature nîmoise 319
– Marilyne Bovagne – Michel Christol – Julie Grimaud – avec la collaboration de – Richard Pellé

– *Mola Asinaria*. L'*helcium* et la traction attelée du moulin « pompéien ». À propos du moulin de Marcus Careius Asisa à Narbonne (Inv. 08. 2.1) 353
– Georges Raepsaet

– Le Char de Vaison (Musée Calvet Inv. G. 189). Un faux savant du XVIe siècle ? 379
– Georges Raepsaet

– La dénomination des Voconces septentrionaux 399
– Bernard Rémy

– Les sanctuaires de Vulcain en Gaule narbonnaise d'après le modèle romain (Narbonne, Die) 453
– Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier

– *Bona Dea* à Nîmes 467
– Cécile Carrier

– Les monuments funéraires antiques de Sisteron – Avenue de la Libération 479
– Jenny Sélèque – Élise Henrion

– L'atelier de potier de la fin du IIIe s. et du début du IVe s. de la *villa* de La Garanne (La Fare-les-Oliviers, B.-du-Rh.) 489
– Benoît Favennec – avec la collaboration de – Sarah Silvéréano – Céline Huguet – Aline Lacombe

La *Revue archéologique de Narbonnaise* : cinquante ans de publications scientifiques

– Jean-Baptiste Lebret
– Sandrine Agusta-Boularot

La *Revue archéologique de Narbonnaise* (*RAN*), créée en 1968 par Hubert Gallet de Santerre (voir notre encadré, p. 9), a fêté en 2018 ses cinquante ans d'existence. Cette publication qui, au fil des années, a su se faire une place dans les revues régionales d'archéologie française a connu d'importantes évolutions depuis sa création. Ces changements ont été imposés par des choix éditoriaux tout autant qu'ils ont résulté de l'évolution de l'édition et de nos pratiques de travail, avec le développement de l'informatique, du « tout numérique » et l'apparition d'internet, qui est désormais le prolongement naturel de toute revue scientifique « papier » quand il n'en devient pas l'unique support. Mais ces évolutions sont également le reflet des transformations de l'archéologie, de sa professionnalisation, ainsi que du développement des opérations préventives en France dans le sillage de l'évolution de la législation dans ce domaine.

C'est en feuilletant les numéros de la *RAN*, depuis le 1er tome, paru en 1968, jusqu'au dernier, le double numéro 50-51, sorti en mai 2019, que vous, lecteurs, tenez dans vos mains ou découvrez sur persée.fr, et en interrogeant les personnes qui ont fait vivre cette publication, que nous vous proposons de suivre le chemin parcouru par la revue durant ces cinq dernières décennies.

1. L'évolution des couvertures de la *Revue archéologique de Narbonnaise* : un marqueur des changements de directeur et de tutelle

Blanc, jaune, orange ou bleu ? Fond monochrome sobre et classique ou photographie de charme d'une ville antique se découpant sur un ciel provençal bleu étincelant ? Un peu comme la sigillée de La Graufesenque a vu évoluer ses formes au cours des décennies, la revue a changé de peau à plusieurs reprises au fil du temps : l'apparition du numérique et les progrès de l'impression y sont certainement pour beaucoup, ainsi que la volonté de répondre à l'évolution des goûts des lecteurs. Mais, comme on va le voir, ces différentes métamorphoses ont surtout correspondu à des étapes de son histoire, à des changements de direction, toujours choisis, ou à des modifications institutionnelles, souvent subies.

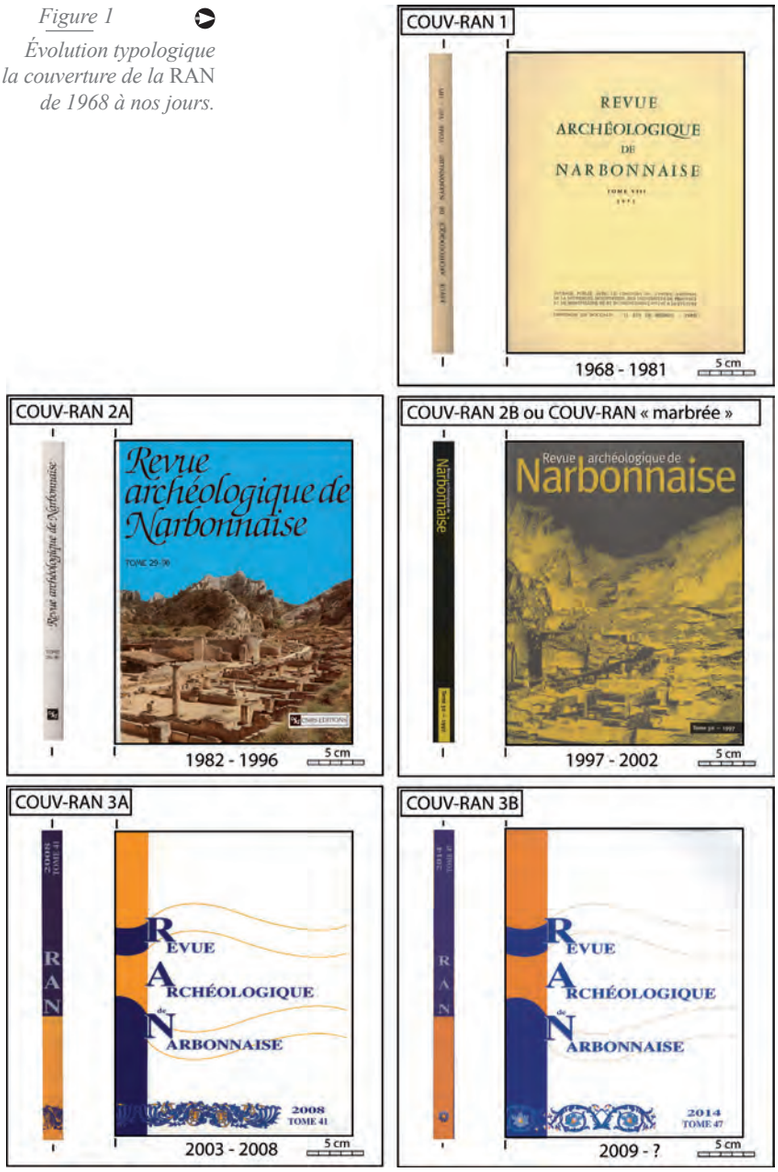
L'analyse de tous les numéros de la revue a permis de déterminer une évolution des ouvrages (fig. 1) : cinquante ans d'existence, voilà qui suffit à établir la première typo-chronologie de la *RAN* ! La forme, le décor et les différentes inscriptions dactylographiées présentes sur les couvertures peuvent nous renseigner sur l'histoire institutionnelle de la publication.

La première couverture (COUV-RAN 1) de la revue a été utilisée de 1968 (Tome 1) à 1981 inclus (Tome 14) (fig. 1 et 2). Ces numéros ont mal vieilli, le fond à l'origine blanc est devenu, sur la plupart des exemplaires conservés, jaunâtre. Cette usure est fréquente sur ce type de matériaux non plastifiés. Cette couverture était le reflet de son temps, « *très années 1960* » pour reprendre les mots de G. Aubin dans l'*Enquête sur les revues d'archéologie du territoire national* qu'il a menée pour le Ministère de la Culture en 2007. Si l'absence d'image sur la couverture est notable, on remarque en bas de page la mention des acteurs qui ont contribué à la publication de la revue : le Centre National de la Recherche Scientifique, les Universités de Provence (Aix-en-Provence) et de Montpellier, ainsi que l'éditeur parisien De Boccard, diffuseur officiel des premiers numéros de la revue. Ces renvois sont à mettre en lien avec le statut de la *RAN* qui, lors de sa création, n'était pas une revue propre du CNRS, mais bénéficiait seulement du soutien de cette institution et des deux grandes universités du Sud de la France, Aix et Montpellier. La *RAN* fonctionnait alors sur une base associative, sous l'impulsion de son créateur et directeur, Hubert Gallet de Santerre (fig. 2).

Le deuxième grand ensemble de couverture, la série COUV-RAN 2, correspond aux numéros publiés entre 1982 et 2002. Deux variantes ou types la constituent : les COUV-RAN 2A et les COUV-RAN 2B.

Figure 1

Évolution typologique de la couverture de la RAN *de 1968 à nos jours.*



Le premier type (COUV-RAN 2A) est utilisé de 1982 (Tome 15) à 1996 (Tome 29). Il se caractérise par un décor constitué d'une photographie en couleur du site archéologique de *Glanum* (Bouches-du-Rhône), site emblématique de l'archéologie méridionale en raison de son exceptionnel état de conservation. Le ciel apparaissant sur la photographie à fait l'objet d'un traitement numérique afin d'homogénéiser sa couleur. Le titre de la revue ressort sur ce fond bleu ciel vif et arbore une police originale. Ces éléments de présentation pourraient indiquer l'émergence des outils numériques dans l'édition de la publication. On remarque en bas à droite la présence du logo du CNRS ainsi que la mention « CNRS ÉDITIONS ». Il n'est plus besoin de développer : l'organisme de recherche est désormais connu, et reconnu, et son développement en toutes lettres est devenu superflu. De fait, ce logo marque un changement notable de statut : à partir de 1982, la revue perd son caractère associatif et devient une publication entièrement gérée par le CNRS.

Le second type (COUV-RAN 2B), qui prend chronologiquement la suite du précédent (1997-2002), se caractérise par une utilisation d'effets numériques que l'on qualifierait aujourd'hui de « débridée ». La couverture reprend la même photographie du site de *Glanum* que celle utilisée dans le type COUV-RAN 2A, mais elle est ici recadrée sur le quartier monumental de l'agglomération antique. L'image a subi d'autre part un important traitement numérique qui rend visible les différents pixels de l'image et joue sur les contrastes. La photographie ainsi modifiée est imprimée en jaune et gris anthracite. La suppression de la mention du CNRS accompagne un nouveau changement de statut de la revue, qui revient dans le giron de l'association de la *Revue archéologique de Narbonnaise*. L'aide financière du CNRS est réduite de façon significative. La publication survit grâce à l'aide apportée par le Ministère de la Culture qui soutient à partir de 1997 le réseau des revues scientifiques interrégionales en archéologie. C'est à partir de cette période que la *RAN* est distribuée par le service d'édition de l'Université Paul-Valéry-Montpellier III : les *Presses universitaires de La Méditerranée* (PULM).

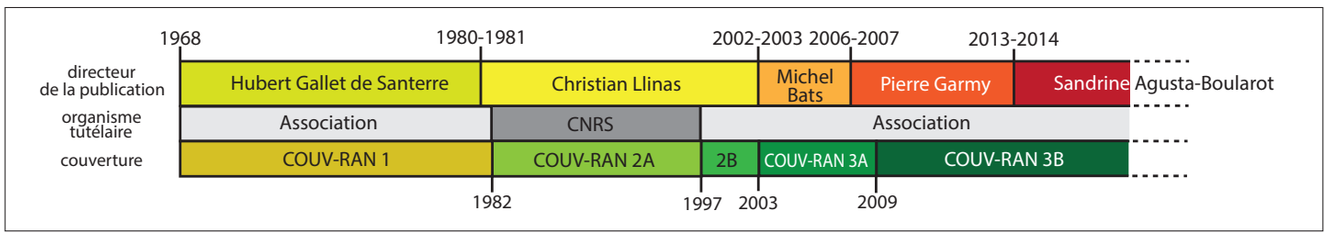


Figure 2

Rapport entre l'évolution des couvertures et l'évolution institutionnelle de la RAN.

Hubert Gallet de Santerre (1915-1991), fondateur de la *RAN*

En 1968, la *Revue archéologique de Narbonnaise* est née ; sa création est l'œuvre de la ténacité d'un homme qui pensait que « *Gallia ne peut suffire à tout* »[1] : Hubert Gallet de Santerre.
Sorti des bancs de l'École normale supérieure et l'agréation de lettres classiques en poche, il est happé rapidement par les études d'archéologie grecque puisqu'il intègre en 1943 l'École française d'Athènes (EFA), en tant que membre de l'institution. Il demeura huit ans en Grèce où il occupa notamment le poste de secrétaire général de l'EFA. Il consacra une grande partie de son temps à la réalisation d'opérations archéologiques à Délos.

Au terme de son séjour athénien, il revint dans le Midi de la France où il était né (Marseille). Il s'installa à Montpellier, où il occupa, à partir de 1953, la chaire d'archéologie classique de l'Université dont il devint le doyen en 1967. Malgré un intermède en tant que recteur de l'académie de Dijon (1968-1973), il occupa son poste de professeur à Montpellier jusqu'à sa retraite en 1984.

Il aurait pu, au vu de son expérience athénienne, poursuivre ses recherches en archéologie classique en travaillant sur les plus grands sites antiques de Grèce, mais il préféra mettre en avant l'archéologie régionale du Midi de la France. Il a d'abord dirigé, dès le début des années 1960, les fouilles archéologiques d'Ensérune, où il forma de nombreux étudiants qui devinrent ensuite enseignants à l'université ou chercheurs au CNRS. Il joua ainsi un rôle majeur dans les recherches sur la période pré-romaine et dans le développement de la protohistoire du Midi de la France comme domaine de recherche spécifique. Il prit ensuite l'initiative de la création de la *Revue archéologique de Narbonnaise* pour donner une place aux études archéologiques qui y sont menées, afin de faciliter les comparaisons entre les découvertes et développer les échanges scientifiques à leur sujet.

Il aura au cours de son existence publié sur tous les fronts, autant sur la Grèce (Délos) que sur l'Afrique du Nord (Kerkouane) et la Gaule Narbonnaise (Ensérune), en abordant plusieurs spécialités de l'archéologie et de l'histoire (architecture, céramologie, commerce, contacts de culture…). Fin connaisseur du Midi de la France, chercheur polyvalent et curieux, formé à l'archéologie classique et farouche défenseur de la Protohistoire comme discipline à part entière, il fit de la *RAN*, dès sa naissance, une revue polyvalente aux contenus diversifiés, ce qu'elle est restée pendant un demi-siècle grâce à l'implication de ses directeurs successifs.

1. Cette citation est issue de l'hommage rendu à Hubert Gallet de Santerre par Christian Llinas dans le tome 23 de la *RAN*.

À partir de 2003 (Tome 36), le changement de couverture est radical et correspond à la série COUV-RAN3. Il n'y a plus de photographie mais le titre de la revue est bien mis en évidence au centre de la page. Si les initiales n'étaient jusque-là pas traitées différemment du reste du titre dans les tomes précédents, elles sont ici mises en évidence autant sur la couverture que sur la tranche des ouvrages. Deux couleurs prédominent, le bleu marine et l'orange, qui sont, avec une frise à rinceaux qui suffit désormais à suggérer le monde antique, les seuls éléments de décor de la première page de couverture. Le choix de cette nouvelle « identité visuelle de la revue » correspond à l'arrivée d'un nouveau directeur de publication, Michel Bats, qui remplace alors Christian Llinas, à la tête des publications depuis 1981 (fig. 2).

C'est encore la maquette de cette couverture que nous utilisons aujourd'hui, même si certains éléments ont été modifiés en 2009 (COUV-RAN3B). La frise à rinceaux a en effet été remplacée par une nouvelle frise, plus aérée. Cette dernière ne se poursuit plus sur la tranche comme sur les exemplaires de COUV-RAN3A (fig. 1). Sur l'épine on voit apparaître dorénavant une fleur d'acanthe vue de face. Enfin, depuis la fin des années 2000, la couverture est imprimée en quadrichromie. Ces modifications, opérées par Pierre Garmy qui dirigea les publications de 2007 à 2013 (fig. 2), semblent avoir été une réponse aux critiques émises par le Ministère de la Culture lors d'un rapport rendu en août 2007, qui déplorait que la couverture de la *RAN* ne soit pas imprimée en quadrichromie.

2. Articles et statistiques : l'histoire de l'archéologie nationale au miroir de la *Revue archéologique de Narbonnaise*

L'évolution de la couverture de la revue a été le reflet de ses changements de « cadre », directeur ou tutelle. Venons-en à son contenu. Un demi-siècle d'existence, plus de six cents articles publiés, de nombreux lecteurs au-delà des frontières. Interrogés au prisme des statistiques, ces articles nous dévoilent quelles furent, au fil des ans, les grandes tendances de la recherche archéologique, les territoires concernés, le statut des contributeurs et les thématiques traitées dans ses colonnes.

La *Revue archéologique de Narbonnaise* et le territoire

La *RAN* fait partie d'un important réseau de revues d'archéologie interrégionales, parmi lesquelles on compte également, pour la période antique, la *Revue du Nord*, la *Revue archéologique de l'Ouest*, *Aquitania*, la *Revue archéologique de l'Est* et la *Revue archéologique du Centre de la France*. L'ensemble de l'hexagone se trouve ainsi couvert. Ces revues sont soutenues par le Ministère de la Culture et aussi, pour certaines d'entre elles, par le CNRS. La répartition du territoire français entre ces différentes revues n'est pas stricte, des recouvrements et chevauchements sont ici et là possibles. Si les aires géographiques dont traitent la plupart de ces revues ne sont pas clairement définies selon des entités administratives précises, il n'en est pas de même pour la *RAN*. Le vaste territoire – des Pyrénées au lac Léman – couvert par la revue a été strictement défini et possède le mérite d'être cohérent avec l'arc chronologique traité : il correspond aux limites de l'ancienne province romaine de Narbonnaise qui a donné son nom à la publication. Mais tout le territoire de la province romaine est-il bien représenté au sein des contributions parues dans la *RAN* depuis 1968 ?

Après analyse des six cents articles parus dans la revue, il apparaît que les travaux publiés se concentrent essentiellement sur les anciennes régions du Languedoc-Roussillon (auj. Occitanie) et de Provence-Alpes-Côte d'Azur (auj. Région Sud) (fig. 3) et plus particulièrement sur les départements longeant la Méditerranée, notamment l'Hérault et les Bouches-du-Rhône. L'importance des recherches menées dans ces deux départements par les Universités de Provence (auj. Aix-Marseille Université) et de Montpellier et par les deux grands laboratoires du CNRS en Antiquité, le *Centre Camille Jullian* d'Aix et l'USR de Lattes – désormais basée à Montpellier et intitulée *Archéologie des Sociétés Méditerranéennes* – explique aisément cette suprématie. Il faut y ajouter l'urbanisation croissante qu'ont connue les départements littoraux dans les dernières décennies et la réalisation de grands projets d'intérêt public (LGV Méditerranée, autoroute A75, doublement de l'A9, contournement ferroviaire de Nîmes et de Montpellier, etc.) qui ont multiplié les opérations d'archéologie préventive. Les fouilles conduites, que ce soit par l'Inrap, des opérateurs privés ou les services archéologiques des collectivités territoriales – certaines particulièrement dynamiques comme les communes d'Aix-en-Provence et de Fréjus ou les départements du Vaucluse et du Var – ont concouru à l'augmentation significative du nombre de contributions relatives à ces territoires. Les articles traitant des départements pyrénéens ou alpins sont, quant à eux, nettement plus rares. Certes les prescriptions y sont moins nombreuses, mais cela s'explique aussi par la concurrence d'autres revues présentes sur ces territoires situés en périphérie de la Narbonnaise. C'est ainsi que *Aquitania,* dont certains membres du comité de lecture sont rattachés à l'université de Toulouse, recueille un nombre important des publications sur l'ouest de la Narbonnaise. De la même manière, la *Revue archéologique du Centre de la France*, en lien étroit avec l'Université de Lyon, publie un grand nombre des études portant sur le nord-est de l'ancienne *Provincia*. L'urbanisation, l'emplacement des unités de recherches ainsi que l'influence d'autres revues interrégionales dans les zones périphériques de la province romaine expliquent donc la répartition des études parues dans la *RAN* (fig. 3).

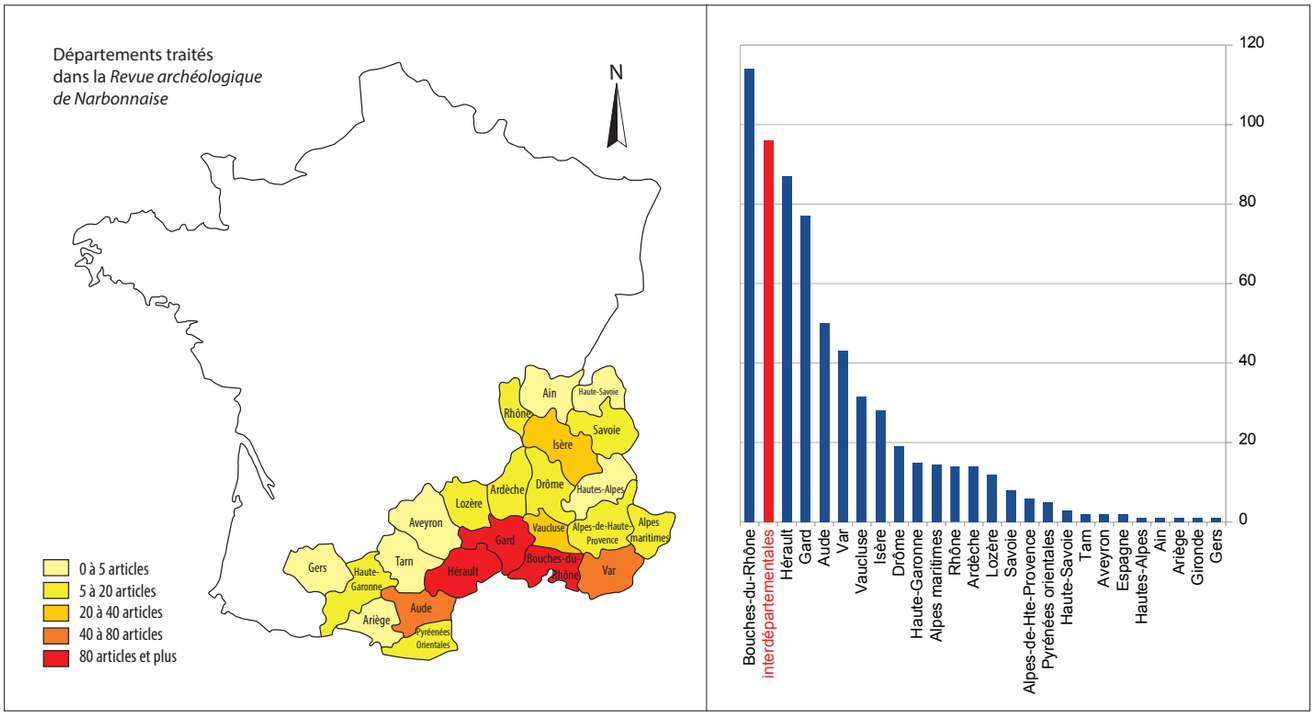
En plus des recherches menées sur un territoire restreint, de très nombreux articles parus dans la *RAN* concernent une zone d'étude plus importante en phase avec les réalités historiques. On comptabilise ainsi 96 contributions abordant plusieurs départements, voire parfois la Narbonnaise dans son ensemble (fig. 3). L'importance de ce type de publications confirme l'utilité des revues interrégionales. Elles sont en effet capables de présenter des études de cas sur des aires restreintes, tout aussi bien que des raisonnements à plus grande échelle sur des entités géographiques et historiques pertinentes.

La *RAN* et les acteurs de l'archéologie

La *Revue archéologique de Narbonnaise* a suivi toute l'évolution de l'archéologie en France. L'analyse des organismes de rattachement des auteurs (fig. 4) permet de mettre en évidence ces changements[1]. Si les auteurs, dans les années 1990, sont principalement rattachés à des universités ou au CNRS, les autres contributeurs (Afan, services régionaux de l'archéologie, collectivités territoriales…) sont nettement moins représentés. Parmi eux, il convient tout de même de souligner l'importance des chercheurs indépendants, le plus souvent archéologues bénévoles passionnés, en un temps où il était fréquent que les autorisations de fouilles soient accordées à des associations archéologiques locales.

Si cette répartition des auteurs continue jusqu'au début des années 2000, la création de l'Institut national d'archéologie préventive, l'Inrap, en 2002, a eu pour effet d'augmenter les contributions des

1. Notre étude démarre à partir de 1994 (Tome – 27/28), les données relatives à chaque contributeur étant absentes dans les numéros précédents.



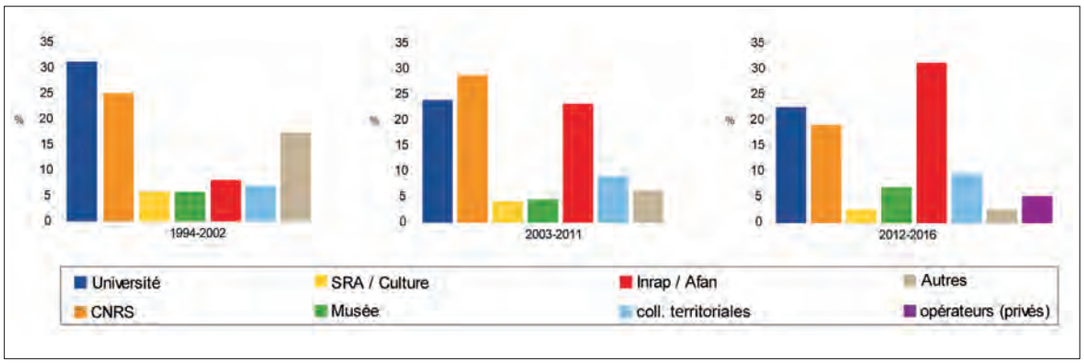


Figure 3
Répartition du nombre d'articles en fonction de leur zone d'étude au sein de l'ensemble de la collection de la RAN *(1968-2019).*

Figure 4
Évolution du nombre des contributeurs de la RAN *en fonction de leurs organismes d'appartenance.*

auteurs provenant de cette archéologie jadis appelée « de sauvetage ». La place croissante de l'archéologie préventive dans le paysage de la recherche en France a été rapidement répercutée dans les périodiques de l'hexagone. De 2003 à 2011, environ un quart des contributions de la *RAN* sont l'œuvre d'agent.e.s de l'Inrap ; de 2012 à 2016, leur participation a augmenté et représente désormais un tiers des articles. Ces dernières années, on observe également la présence d'articles proposés par des opérateurs privés de l'archéologie préventive qui, depuis la loi de 2003 autorisant leur activité, se sont multipliés. L'Inrap et les opérateurs privés ne sont pas les seuls acteurs de l'archéologie préventive. Cette dernière a été largement investie par les collectivités territoriales, puisque de nombreux services départementaux et municipaux sont agréés pour effectuer de telles opérations.

Tous ces acteurs de l'archéologie préventive représentent aujourd'hui un élément essentiel dans la diffusion et le renouvellement des données scientifiques en archéologie (fig. 5) au même titre que le CNRS et les universités qui, à eux deux, par le biais cette fois de l'archéologie programmée, demeurent les principaux contributeurs de la *RAN*. Enfin, les auteurs rattachés au Ministère de la Culture ainsi qu'à certains musées continuent de façon régulière à alimenter la revue.

Cette diversité institutionnelle des contributeurs de la *RAN* fait la richesse de la revue et on ne peut qu'espérer qu'elle perdure. La *RAN* donne la parole, ou plutôt la plume, aux acteurs de l'archéologie française d'aujourd'hui dans leur diversité, qu'elle soit préventive ou programmée, privée ou publique, et permet aux chercheurs de se retrouver, d'échanger et

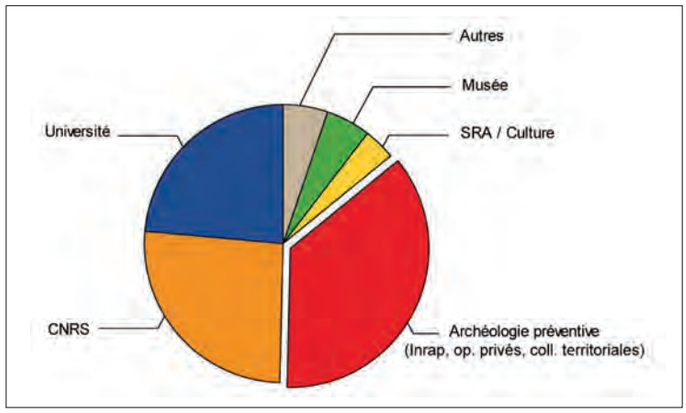


Figure 5
Répartition des contributeurs de la RAN
en fonction de leurs organismes d'appartenance.

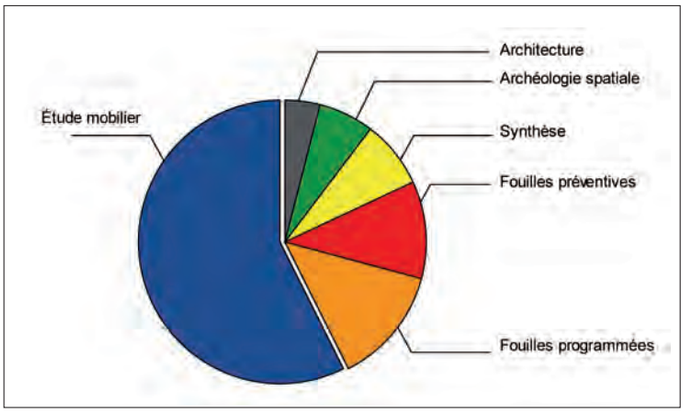


Figure 6
Répartition des articles publiés dans la RAN
en fonction des principaux thèmes d'étude.

de contribuer ensemble aux progrès de la discipline, notamment grâce à la publication des dossiers thématiques qui sont le cadre privilégié d'échanges et de discussions[2].

La *Revue archéologique de Narbonnaise* : une revue de spécialistes ?

Il est désormais nécessaire de s'interroger sur l'objet des articles publiés dans la *RAN*. Plus de 50 % des publications présentes dans la revue sont des études de mobiliers (fig. 6). Ces dernières sont dominées, par ordre d'importance, par l'épigraphie, l'étude des sculptures, la céramologie et l'*instrumentum*. Les études de numismatique, de décors peints ou d'archéozoologie sont nettement plus rares (fig. 7). Seul un quart des articles comprend des contributions consacrées à des fouilles archéologiques. Les fouilles programmées sont aussi bien représentées que les fouilles préventives. Enfin, on note la présence non négligeable d'études d'archéologie spatiale réalisées sur d'importants territoires qui s'apparentent d'ailleurs bien souvent à des synthèses. Ces dernières sont également bien représentées. L'histoire reste le parent pauvre de la revue, certainement en raison de la concurrence d'autres revues nationales, comme *Gallia* ou les *Cahiers du Centre Glotz*.

La proportion de chaque type d'article publié dans la revue correspond aux réalités de l'archéologie. En effet, un site dont la stratigraphie, les contextes et les éléments architecturaux sont décrits au sein d'un unique article, sera bien souvent suivi de plusieurs autres contributions relatives aux études de spécialistes (céramologues, numismates, épigraphistes…), pouvant ainsi faire l'objet d'une dizaine d'études indépendantes.

Les archives de la *Revue archéologique de Narbonnaise* : du crayon au clavier

Un tour dans les archives de la *RAN* permet de comprendre que la revue a non seulement suivi les évolutions organisationnelles et institutionnelles de l'archéologie française mais également les changements qui ont affecté toutes les sciences et la société en général. La révolution numérique, comme certains aiment l'appeler, a en effet également eu lieu dans les publications interrégionales d'archéologie. Les archives de l'Association de la *RAN* sont un témoin de cette évolution.

Les figures

Le premier élément marquant, lorsque l'on se plonge dans les archives de la revue, est la quantité de calques et de collages en tous genres que l'on peut y retrouver. Ces documents montrent la complexité de publier un article des années 1960 au début des années 1990. En effet, les figures, éléments essentiels dans les publications d'archéologie, devaient faire l'objet de traitements qui ne sont aujourd'hui plus utilisés. Les dessins devaient être effectués à la main, ce qui donne lieu parfois à l'élaboration de véritables œuvres d'art (fig. 8, n° 1, 2, 3). Les plans de localisation pouvaient aussi être des réalisations manuelles. Il fallait, pour obtenir une illustration précise, calquer une carte pour pouvoir y faire figurer les informations que l'archéologue voulait retenir et faire apparaître (fig. 8, n° 4). Ces plans sont

2. Voir par exemple les dossiers consacrés aux installations hydrauliques (Tome 42, 2009) et aux *villae* et *vicus* en Gaule Narbonnaise (Tome 35, 2002).

maintenant réalisables en quelques clics grâce à différentes applications internet en accès libre, comme géoportail ou bien directement par le biais d'un Système d'Information Géographique (SIG).
Les photographies faisaient aussi l'objet de traitements particuliers (recadrage, contrastes, etc.). Pour réaliser une planche de monnaies, la photo de chaque monnaie était soigneusement découpée pour ne garder que l'objet visible, puis collée sur une feuille A4 avec d'autres monnaies. On sourit en évoquant ces « bricolages » d'un autre âge lorsqu'on a expérimenté des logiciels permettant de retoucher des photos ou de créer des dessins numériques !

Les textes

Si le traitement des figures est l'élément le plus spectaculaire dans le changement des habitudes méthodologiques liées à la présentation des données scientifiques, on oublie trop souvent que tous les textes étaient tapés à la machine à écrire avant l'adoption des ordinateurs. Outre la difficulté de taper un texte d'un « seul jet » sans pouvoir y insérer de nouveaux paragraphes, c'est également les corrections d'auteurs qui étaient grandement compliquées par l'absence d'échanges de courriers rapides. Chaque contribution faisait l'objet de plusieurs échanges postaux entre le contributeur et le comité de lecture ou le directeur et son secrétariat. Aujourd'hui, les courriels facilitent les corrections, ces dernières pouvant être effectuées directement sur un fichier numérique, limitant de lourdes modifications sur le document comparativement aux pages tapées à la machine. Les échanges sur chaque article peuvent être ainsi plus nombreux, ce qui participe à l'augmentation de la qualité des contributions publiées dans les colonnes de la *RAN*. Grâce à ces nouveaux moyens, le temps séparant la remise des manuscrits et la sortie de l'ouvrage a pu être largement abaissé.
Outre la publication, qui est le point final d'une recherche, la réflexion qui la précède est plus approfondie grâce au développement du numérique. L'existence d'outils permettant de traiter un grand nombre de données facilite les comparaisons. La documentation issue directement des fouilles archéologiques est également mieux organisée et plus facilement accessible. Le traitement des données et leur exploitation sont donc nettement supérieurs à ce qu'il était possible de faire avant l'émergence de ces outils informatiques.

La diffusion

La diffusion de la *RAN* a été largement accrue par sa présence sur le portail de diffusion de publications scientifiques *Persée* depuis 2011. Les exemplaires de la *RAN* étant imprimés à 300 exemplaires depuis le Tome daté de 2012, la mise en ligne régulière et rapide des numéros permet de toucher un public toujours plus nombreux. Depuis sa mise en ligne, la revue a été consultée plus de 440 000 fois et plus de 110 000 articles ont été téléchargés. La revue n'en restera pas là puisqu'il est prévu au cours de ces prochaines années de mettre en ligne, gratuitement, la majorité des suppléments de la *RAN* sur le portail *Persée*, en commençant par les volumes épuisés.
Malgré ces avancées techniques, il apparaît nécessaire de conserver une version papier des volumes. Il est en effet indispensable que la revue soit disponible en bibliothèque et conservée en l'état. Si de nombreuses publications mettent de côté l'édition papier, notamment dans les sciences dites « dures », ce format demeure indispensable pour les ouvrages de Sciences Humaines, et tout particulièrement en archéologie, qui fournit des données de terrain que la fouille a contribué à faire disparaître.

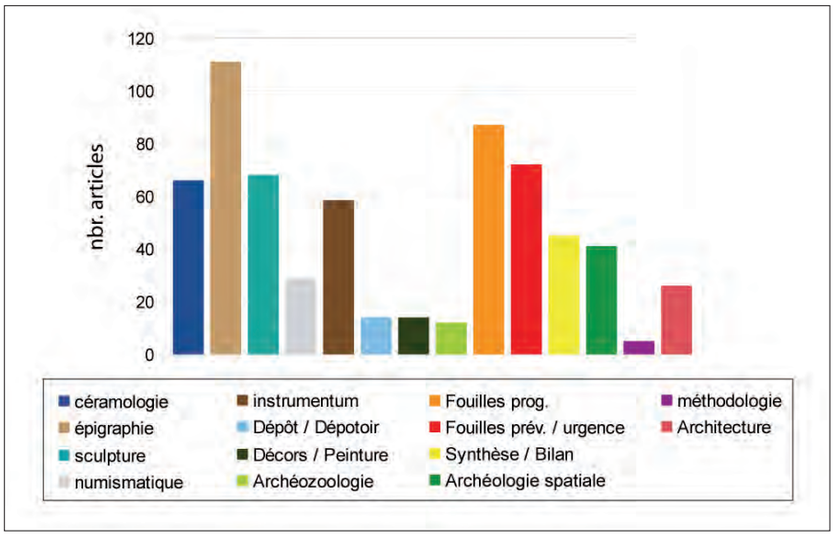


Figure 7
Répartition des articles publiés dans la RAN *en fonction de leur thème d'étude.*

L'avenir de la *Revue archéologique de Narbonnaise* ?

Sur le plan scientifique, l'avenir de la *RAN* est radieux. Ses contributeurs sont nombreux, les articles envoyés pour expertise de qualité et le comité de lecture, sans lequel la *RAN* ne pourrait exister, impliqué, réactif et critique. Grâce au soutien financier du Ministère de la Culture et des collectivités territoriales, les responsables des fouilles programmées continuent de former les archéologues de demain. Quant à l'archéologie préventive, elle n'a jamais été aussi active, fournissant des données dans un volume jusqu'à ce jour inégalé. L'Inrap joue désormais un rôle majeur dans le panorama scientifique de la recherche archéologique, et cette implication vient d'être reconnue par l'Hcéres qui, dans son rapport (mai 2019), présente d'emblée l'Institut comme « un

Figure 8

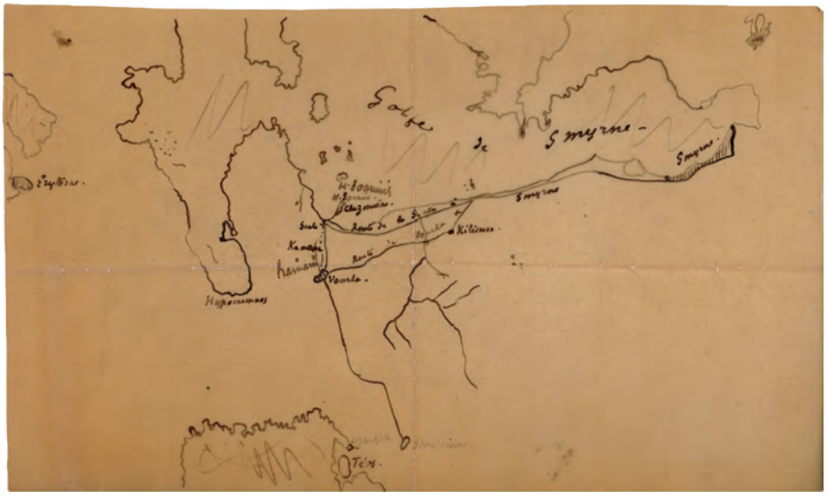
Quelques figures issues des archives de la RAN.
1 - Dessin à l'encre sur calque, figure refusée - la céramique à vernis noir d'Olbia en Ligurie : vases de l'atelier des petites estampilles, RAN, *IX, M. Bats*
2 - Dessin à l'encre sur calque, fig. 5 - Le vicus d'Eburomagus *: éléments de topographie et documents archéologiques,* RAN, *III, M. Passelac*
3 - Dessin à l'encre sur calque, figure refusée - Le vicus d'Eburomagus *: éléments de topographie et documents archéologiques,* RAN, *III, M. Passelac*
*4 - Plan à l'encre sur calque, archive Llinas /*RAN, *publication indéterminée.*

1

2

3

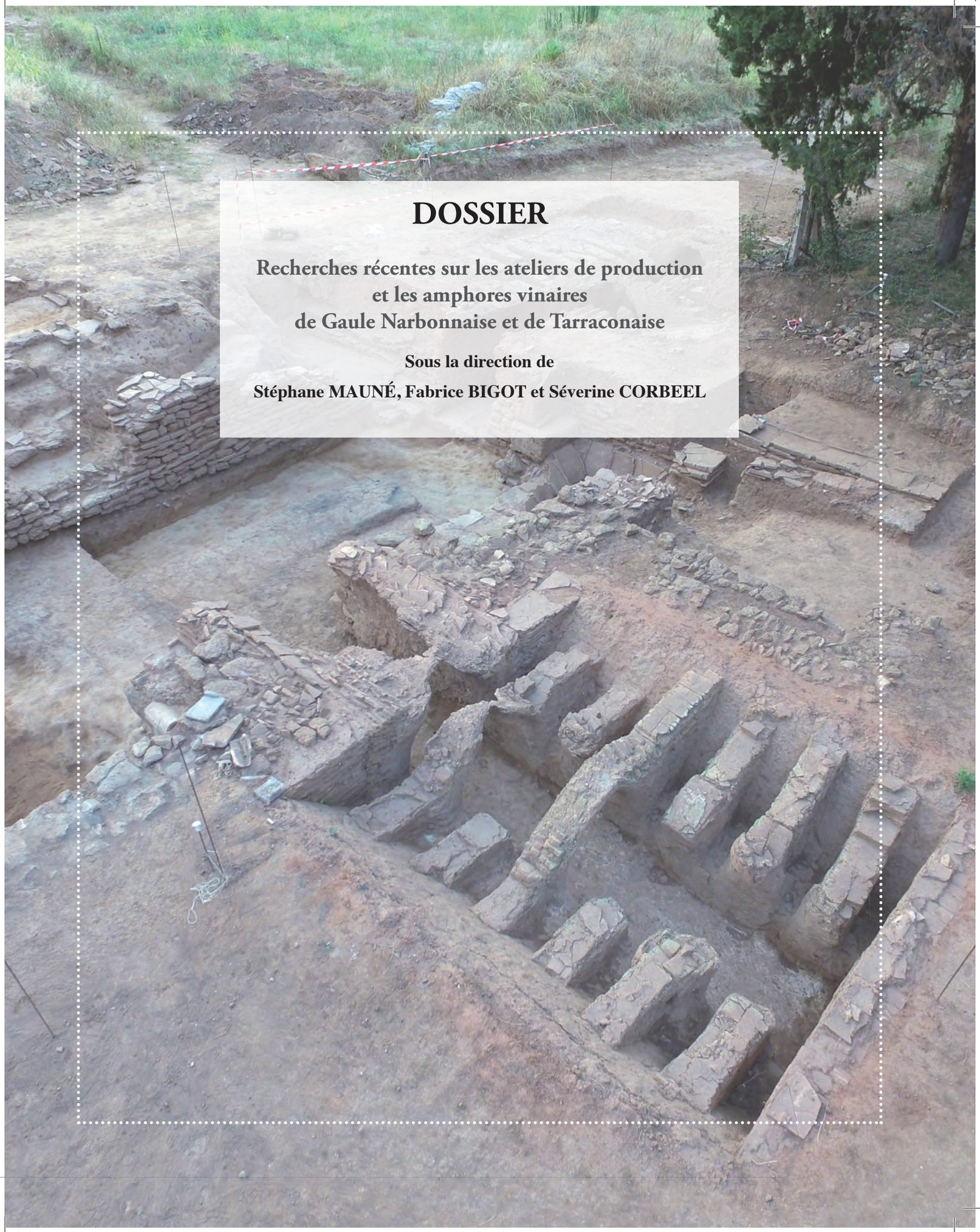
4



acteur essentiel de l'archéologie française, tant par son expertise que par sa contribution à la valorisation et à la reconnaissance sociétale de la discipline». Aujourd'hui comme hier, la diversité des acteurs de la *RAN* fait sa richesse et la qualité de son contenu.

Sur le plan financier, la *RAN*, comme bien d'autres revues scientifiques françaises, souffre du désengagement continu du CNRS qui, depuis vingt ans, réduit ses aides budgétaires et humaines, laissant aux associations qui s'en occupent le «loisir» de multiplier les montages de dossiers chronophages pour obtenir des subventions qui leur permettent de survivre. Sans le Ministère de la Culture, la *RAN* n'existerait plus. Le format, la langue, le support des articles scientifiques sont désormais ceux que l'on exige pour les articles des «sciences dures»: il doit être court – très court même, c'est encore mieux – en anglais et en version numérique. Telle est la voie pour la revue en quête de l'Impact Factor tant désiré. Comment l'archéologie française peut-elle rentrer dans ce moule et doit-elle le faire d'ailleurs? Chaque discipline n'a-t-elle pas sa spécificité? Et la nôtre n'est-elle pas de présenter les données sur lesquelles se sont établies constatations et réflexions?

Le chemin que devra se frayer la *RAN* dans le demi-siècle à venir sera étroit et difficile. Mais nul doute qu'elle pourra compter sur la qualité de ses contributeurs et l'implication des membres de son comité de lecture pour la faire vivre et la défendre et souhaitons-lui longue vie !



DOSSIER

Recherches récentes sur les ateliers de production et les amphores vinaires de Gaule Narbonnaise et de Tarraconaise

Sous la direction de

Stéphane MAUNÉ, Fabrice BIGOT et Séverine CORBEEL

Recherches récentes sur les ateliers de production et les amphores vinaires de Gaule Narbonnaise et de Tarraconaise. Introduction

– Stéphane Mauné
– Fabrice Bigot
– Séverine Corbeel

Résumé :
Ce dossier rassemble une dizaine de contributions issue d'une table ronde tenue en 2016 à Aspiran (Hérault, France), dont l'objectif était de présenter les résultats de récents travaux concernant la problématique de la production d'amphores vinaires du Haut-Empire. Le territoire pris en compte couvre la Gaule Narbonnaise et la province hispanique de Tarraconaise. Cette introduction présente le cadre de la rencontre, un bref bilan historiographique de la recherche de ces dix dernières années puis résume les principaux acquis des différents articles qui forment ce dossier scientifique.

Mots-clés :
Gaule Narbonnaise, Tarraconaise, ateliers de potiers, amphores, viticulture.

Abstract:
This volume brings together a dozen contributions from a round-table held in 2016 in Aspiran (Hérault, France), whose objective was to present the results of recent work on the subject of wine amphora production in Early Roman Empire. The geographic area taken into account covers Gallia Narbonensis *and* Hispania Tarraconensis. *This introduction presents the framework of the meeting, a brief historiographical summary of the research undertook in the last ten years and summarizes the main achievements of the various articles that constitute this scientific file.*

Keywords:
Gallia Narbonensis, Hispania Tarraconensis, *pottery workshops, amphorae, Roman viticulture.*

Ce dossier constitue les actes d'une table ronde tenue à Aspiran les 24 et 25 mars 2016[1] « Quoi de neuf sur les ateliers d'amphores à vin de Gaule Narbonnaise & de Tarraconaise ? ». Cette rencontre franco-espagnole organisée dans le cadre du programme ARCHEAPOT du LabEx Archimede-ANR-11-LAB-0032-01 avait pour objectif de dresser un bilan des recherches et découvertes réalisées ces dernières années, dans le territoire des anciennes provinces romaines de Narbonnaise et de Tarraconaise, autour de la question de la production d'amphores vinaires, du Ier s. av. au IVe s. ap. J.-C. Le format « table ronde » était destiné à favoriser les échanges et les discussions autour de la présentation de dossiers d'ateliers d'amphores vinaires qui renouvellent les connaissances et permettent de mieux saisir la place de cette production spécifique par rapport à d'autres (céramiques communes, matériaux de construction notamment). La question du statut des ateliers et de leur relation avec les réseaux d'établissements vinicoles proches a fait l'objet d'une attention particulière lors des présentations et des discussions.

L'un des objectifs scientifiques de cette table ronde était aussi de dresser un état des lieux méthodologique sur les recherches pluridisciplinaires développées autour de la problématique des ateliers d'amphores. Quelles synergies et quel renouvellement des pratiques de fouille et des problématiques scientifiques, par l'application de protocoles précis, peuvent en être retirés ? Lucie Chabal, Sarah Ivorra, Christophe Vaschalde (CNRS, ISEM Montpellier), Anne Schmitt (CNRS, UMR 5138 ARAR-Lyon), Véronica Martínez (Université de Barcelone), Philippe Lanos (CNRS, UMR 5060 IRAMAT, Rennes/Bordeaux), Vivien Mathé et Adrien Camus (Université de la Rochelle, UMR 7266 LIENS) ont fait le point, à travers la présentation de travaux en cours, sur les méthodes et axes de recherche développés autour des questions d'anthracologie et d'approvisionnement en combustible, d'analyses physico-chimiques des pâtes, de datation (datations archéomagnétiques et logiciel Chronomodel) et de reconnaissance non invasive (prospections éléctromagnétiques). L'objectif était de favoriser le recours systématique à ces disciplines, bien en amont de la fouille, de façon à pouvoir élargir progressivement, dans les années qui viennent, le champ des comparaisons.

La question de la production d'amphores en Gaule Narbonnaise est intimement liée à la problématique de la place et du rôle de la production de vin dans l'économie romaine qui a connu ces deux dernières décennies de spectaculaires avancées scientifiques (Brun 2005). L'acte fondateur de ces recherches est la découverte par Heinrich Dressel, à Rome, au début des années 1870, de deux amphores Dr. 2-4 dont les marques peintes mentionnaient du vin de la région de Béziers, commercialisé dans l'*Vrbs* à l'époque julio-claudienne. Cependant, l'importance de la production d'amphores en Gaule Narbonnaise, entre la période augustéenne et le IIIe s., n'a été démontrée qu'au début des années 1980 par Fanette Laubenheimer qui a rassemblé, dans le cadre de sa thèse, l'ensemble de la documentation disponible (Laubenheimer 1985). De façon tout à fait significative, l'attention des archéologues et des historiens a d'abord été attirée par ces lourds objets, destinés au transport et au commerce. Ce n'est que récemment qu'un premier bilan sur la viticulture dans les Gaules a été publié, à partir de fouilles d'établissements producteurs de vin et d'enquêtes micro-régionales (Brun, Laubenheimer 2001 ; Brun 2005). À ce titre, les amphores ont constitué un puissant stimulus pour ces recherches et ont par ailleurs permis de préciser la part de la Narbonnaise dans le commerce vinicole d'époque romaine, à l'échelle de la partie occidentale de l'Empire. Présentes dans tous les grands centres urbains de Méditerranée occidentale, les amphores Gauloise 4 qui constituent le conteneur privilégié du vin de Narbonnaise, ont atteint comme le montrent les données patiemment accumulées et publiées par F. Laubenheimer, le Soudan, le Yémen, l'Éthiopie et l'Inde (Laubenheimer 2001a et contribution dans ce dossier). Aux frontières septentrionales de l'Empire, elles sont attestées en Germanie inférieure et jusqu'au mur d'Hadrien, dans la province de *Britania*. À Ostie, elles sont abondantes, à l'époque flavienne et dans la première moitié du IIe s. comme l'ont montré les travaux de Clementina Panella et le port d'*Hispalis* en Bétique en a également livré, tout récemment, des quantités importantes.

En 1985, on comptait dans la province de Narbonnaise trente-trois ateliers et la typologie comportait huit types principaux. En 1989, la publication d'un complément d'enquête prenant en compte de nouvelles découvertes permettait d'ajouter au catalogue treize ateliers et de caractériser le modèle Gauloise 2 (Laubenheimer 1989). Les dernières cartes établies à la fin de la décennie 1990 ont été publiées en 2001 et comportaient cinquante-cinq références (Laubenheimer 2001b et Brun, Laubenheimer 2001). Plus largement, les dépouillements effectués dans les publications récentes, dans le cadre d'une Habilitation à Diriger des Recherches consacrée aux ateliers de potiers de Narbonnaise (Mauné 2009 ; 2013) et dans une thèse consacrée aux ateliers de la zone littorale (Bigot 2017), montrent, à l'échelle de l'ensemble de la frange méridionale de la province, la multiplication des ateliers amphoriques, qui sont aujourd'hui une centaine parmi les cent cinquante ateliers de potiers du Haut-Empire actuellement répertoriés. Ces nouvelles découvertes, qui doublent presque le nombre de centres de production connus, permettent de compléter les cartes de 1989 et de 2001, précisent un certain nombre de points et suscitent de nouvelles questions sur la géographie des productions.

Dans le même temps, la problématique du tonneau, qui aurait remplacé à la fin du Haut-Empire, voire dès l'époque flavienne, les amphores, n'a pas progressé de façon significative en raison de l'absence de découverte, alors même que les fouilles de puits, des contextes particulièrement précieux pour la conservation du bois, se sont multipliées – plus d'une centaine actuellement répertoriée – en Languedoc-Roussillon et en PACA.

Des pipettes en céramique qui auraient été destinées à échantillonner le vin en barrique ont été signalées à Fréjus et en Arles par David Djaoui (Djaoui 2015 ; Cibechini 2017, 128) mais ne peuvent bien évidemment pas être utilisées pour une approche quantitative. Elles semblent par ailleurs être liées au trafic du vin de qualité, transporté en tonneau de la côte tyrrhénienne de l'Italie vers la Gaule et mettent surtout en garde contre une lecture trop linéaire des variations des courbes des pourcentages d'amphores, ce qu'avait déjà souligné André Tchernia à l'occasion de sa thèse d'État sur le vin de l'Italie romaine (Tchernia 1986). Même si d'autres conteneurs (outres, tonneaux) ont servi au transport du vin, les amphores restent cependant le seul outil dont nous disposons pour appréhender les dynamiques commerciales. Enfin, il faut aussi préciser que les tonneaux n'ont pas servi uniquement au transport de vin mais peuvent également constituer des conteneurs à saumures de poisson. C'est dire s'il reste encore de beaux jours à venir aux recherches sur les amphores à vin, d'autant que la carte des ateliers tardifs du Bas-Empire continue de s'étoffer de façon régulière.

Le moment semblait donc venu de dresser un bilan d'une partie de ces recherches inédites ou en cours et de les mettre en perspective avec celles menées en Tarraconaise où la multiplication des recherches et la publication de synthèses récentes sur divers aspects de la production d'amphores enrichissent considérablement la réflexion.

Depuis la fin des années 1980 et la publication de la monographie de l'atelier de Sallèles-d'Aude (Laubenheimer 1990 ; Laubenheimer 2001b), les recherches sur les ateliers ont en effet été actives en Gaule Narbonnaise. Les données rassemblées dans ce dossier ne sont malheureusement pas exhaustives et des ateliers emblématiques comme le Petit Clos (Perpignan, P.-O. ; Jérôme Kotarba et Annie Pezin) ou encore le Mas des Tourelles (Beaucaire, Gard ; Jean-Marc Ignace) restent encore en grande partie inédits, même s'ils ont fait l'objet de communications orales ou de brèves descriptions, en particulier dans les *Bilans Scientifiques Régionaux* qui sont édités chaque année par le Ministère de la Culture.

Les fouilles préventives de deux ateliers inédits situés en Provence centrale enrichissent la carte de répartition des centres producteurs d'amphores vinaires situés dans cette zone de Narbonnaise. Dans la vallée de l'Arc, les données de Favary (Rousset, B.-du-Rh.) issues d'une fouille réalisée par Bertrand Bonaventure, illustrent une fois de plus l'importance de la période augustéenne pour appréhender l'origine de cette viticulture spéculative qui culmina sous les Flaviens et au IIe s. Les potiers ont tourné des amphores fuselées de type Dr. 3-2 et trois types différents d'amphores à fond plat (Gauloise 2, 3 et 7). La proximité relative de Marseille explique probablement pourquoi la vallée de l'Arc concentre un tel nombre d'ateliers d'époque julio-claudienne et il ne fait guère de doute que d'autres centres de production restent à découvrir. Toutefois, l'extrême arasement du site, qui n'a conservé qu'un four en grande partie détruit, montre aussi que certains ateliers sont extrêmement difficiles à appréhender, même lors d'un diagnostic mécanique.

Dans l'arrière-pays de Toulon, l'atelier de Pas-Redon à Cuers (Var), fouillé par Philippe Chapon et dont le mobilier a été étudié par Susanne Lang et Fabrice Bigot, doit justement être mis en relation avec cet essor de la fin du Ier s. ap. J.-C. observé ailleurs en Narbonnaise et dont la Gauloise 4 constitue le meilleur symbole. L'intérêt de ce site est également d'être intégré dans un îlot bâti appartenant à un habitat aggloméré associé à un axe du réseau terrestre secondaire, non loin d'une probable *villa*. La proximité de cet habitat avec un important centre domanial et la possibilité d'un lien organique entre l'atelier et la production probablement vinicole de ce dernier soulèvent des interrogations qui, dans l'état actuel de la documentation, ne trouvent pas encore de réponse. La présence d'enclos funéraires, peut-être des mausolées (?), à proximité de l'atelier, le long de la voie, pourrait cependant permettre de réunir ces sites au sein d'un même ensemble, de grande ampleur.

Dans la même région, l'atelier du Collet Long à La Crau (Var) a bénéficié d'une fouille de sauvetage réalisée par le Centre Archéologique du Var qui a permis à Jean-Pierre Brun et à Gaëtan Congès de mettre au jour de très vastes bassins pour le traitement de l'argile ainsi qu'un four de grande taille, à canaux, d'un type très peu attesté. Ici aussi, la chronologie flavienne et antonine de la production d'amphores Gauloise 4 peut être mise en relation avec l'essor économique constaté ailleurs, dans une région, l'arrière-pays de Toulon où la concentration des établissements vinicoles fouillés est exceptionnelle en Gaule Narbonnaise.

À Arles, zone qui, il y a encore quelques années, était particulièrement mal connue du point de vue de la production d'amphores, malgré son importance pour le commerce des vins et des denrées méditerranéennes, les opérations subaquatiques, réalisées sous la direction de Luc Long (DRASSM/UMR 5140 ASM), ont livré depuis une quinzaine d'années une documentation pléthorique. Son étude et les résultats d'analyses physico-chimiques réalisées au laboratoire de céramologie de Lyon montrent que la basse vallée du Rhône, dont il faut cependant exclure la Camargue, constituait probablement la zone de production la plus importante de Narbonnaise (Corbeel *et al.* 2013 ; Bigot, Djaoui 2013 ; Duperron 2014 ; Bigot 2017, 211-250 ; Bigot *et al.* 2017 ; Corbeel 2018) ce qui semble confirmer l'imbrication étroite des commerçants arlésiens et du monde des producteurs, les premiers agissant probablement comme de véritables aiguillons, cherchant à imposer des coûts de production et de transport les plus bas. Des ateliers périurbains situés dans le quartier de Trinquetaille mais aussi une officine, sans doute très vaste, installée dans l'agglomération portuaire d'Espeyran, sur la rive droite du Petit Rhône actuel (article de Fabrice Bigot et Christophe Vaschalde), ainsi qu'un semis d'ateliers domaniaux installés entre Saint-Gilles et Beaucaire, montrent la grande structuration de ce réseau de sites de production. Les recouvrements sédimentaires du Rhône ont pu masquer d'autres ateliers entre Orange et Arles et il ne fait guère de doute, désormais, que l'on se trouve probablement là en présence de l'une de ces zones économiques alto-impériales que l'on peut qualifier de proto-industrielle, comme il en existe dans d'autres régions du monde romain. On pense bien évidemment à la vallée du Guadalquivir (Bourgeon 2018 ; Desbonnets 2018), à la côte de l'Istrie (Tassaux *et al.* 2001), à la basse vallée du Llobregat en Catalogne (Carreras *et al.* 2013) ou encore à l'estuaire atlantique du Sado, en Lusitanie naguère explorée par Françoise Mayet et Carlos Tavares da Silva dans le cadre d'un programme de recherche franco-lusitanien (Mayet, Tavares Da

Silva 2002). L'objectif à présent, outre la caractérisation de nouveaux centres de production, est de préciser la chronologie d'apparition de ce réseau d'ateliers bas-rhodaniens, probablement augustéenne ainsi que la dynamique de cet ensemble dans le temps. Les analyses anthracologiques révèlent par ailleurs, pour cet atelier d'Espeyran, le recours à des résineux pour approvisionner l'atelier en combustible et semblent confirmer, en filigrane, la proximité d'espaces boisés littoraux.

Plus à l'ouest, dans la moyenne vallée de l'Hérault, on est passé en l'espace de deux décennies, de deux – Saint-Bézard à Aspiran et Le Mas de Fraysse à Tressan – à douze ateliers répertoriés (Mauné 1998 ; 2001 et 2013). Soumaltre, Saint-Bézard tout comme Contours ont été explorés exhaustivement ou presque et l'atelier de l'Estagnola a fait également l'objet, entre 2014 et 2016, d'une fouille programmée. Enfin, en 2017 a été fouillé un atelier inédit situé à Neffiès, au lieu-dit Embournière (Mauné *et al.* 2018). Comme à Espeyran mais à une échelle bien plus modeste, l'Estagnola illustre le lien étroit, et sous-estimé, qui unissait les ateliers de production d'amphores et les cours d'eau navigables. Apparue au début de l'époque flavienne, cette officine qui produisait des amphores vinaires Gauloise 4 et 1 est en effet installée sur la berge de l'Hérault mais ne reste active que pendant une quarantaine d'années. La rapidité des évolutions structurelles de l'atelier, bien calées chronologiquement, est assez surprenante et indique peut-être que, sur les ateliers moins bien conservés, nous n'entrevoyons qu'une partie mineure de ces changements. Dans la vallée du Guadalquivir, la fouille récente de l'atelier de Dr. 20 et de Haltern 70 d'El Mohino montre également, grâce à son très bon état de conservation et à la précision des datations, fournies par les timbres et l'évolution typologique des amphores, une succession très rapide des différentes phases de production (González Tobar *et al.* 2018). Quant à la question de l'abandon de l'Estagnola, elle doit probablement être mise en relation avec des modifications structurelles – si l'on admet que l'atelier pouvait constituer une succursale de celui de Saint-Bézard – plutôt qu'avec des problèmes conjoncturels mais le débat doit rester ouvert. Au-delà de cet apport heuristique à la réflexion microéconomique, l'autre intérêt de cet atelier est de présenter des structures de traitement de l'argile extrêmement bien conservées qui ont permis, comme au Collet Long, d'appréhender une partie encore mal connue de la chaine opératoire de la production de matériaux de construction et d'amphores.

En Tarraconaise, province qui occupe les deux tiers du littoral méditerranéen de l'Hispanie, les recherches ont été particulièrement dynamiques ces dernières années, depuis la synthèse publiée en 2000 par Joaquim Tremoleda (Tremoleda 2000). Publié en 2008, l'imposant volume d'articles en hommage à R. Pascual i Guasch contient six articles de synthèse qui traitent des découvertes effectuées dans les années 1990 et jusqu'en 2005 (López Mullor, Aquilué Abadías 2008). En 2009 et 2013 ont été publiés, sous la direction de César Carreras, Albert López et Josep Guitar, deux volumes consacrés aux timbres sur amphores de la basse vallée du Llobregat (Carreras, Guitar 2009 ; Carreras *et al.* 2013) et Verónica Martínez a publié en 2015 un recueil d'articles en grande partie consacré à la caractérisation physico-chimiques des amphores de Tarraconaise (Martínez Ferreras 2014).

Ces résultats concernent essentiellement des ateliers fouillés lors de travaux préventifs qui n'ont, la plupart du temps, concerné qu'une partie de leur emprise. En effet, seul l'atelier d'Ermedás (Cornellá del Terri, prov. de Girona) a bénéficié d'une longue fouille programmée extensive dirigée par Joaquim Tremoleda et Pere Castanyer qui a fait l'objet, à la fin de l'année 2018, d'une publication exhaustive (Tremoleda Trilla *et al.* 2018). La plupart des ateliers de Tarraconaise actuellement connus, soit presque une centaine (Tremoleda i Trilla 2008, 116 ; Tiago Seoane 2017), a produit des amphores dans le dernier tiers du Ier s. av. J.-C. et dans la première moitié du Ier s. ap. J.-C., mais l'époque tardo-républicaine et les périodes flavienne et antonine sont désormais mieux connues. Ainsi, les conditions de mise en place de ces ateliers du Haut-Empire peuvent être précisées, tout comme les difficultés qui semblent les avoir touchés à partir du milieu du Ier s. ap. J.-C. à cause de la montée en puissance de la viticulture de Narbonnaise. Depuis 2011, la *Sociedad de Estudios de la Cerámica Antigua en Hispania*, sur le modèle de la *Société Française d'Études Céramologiques Antiques en Gaule*, dynamise par ailleurs la publication des résultats des recherches menées dans cette partie de l'Hispanie. Un premier colloque tenu à Cadix en 2011 permet de disposer de plusieurs dossiers inédits sur des ateliers d'amphores de Tarraconaise et la rencontre internationale organisée à Tarragone en décembre 2014 a livré à la communauté scientifique les résultats d'autres travaux menés à la fin de la décennie 2000 (Bernal *et al.* 2013 ; Járrega, Berni 2016). Les progrès liés aux recherches menées depuis une quinzaine d'années concernent le rééquilibrage des connaissances en faveur de la partie méridionale de la Tarraconaise, plus précisément autour de la capitale provinciale, Tarragone.

La problématique des ateliers d'amphores apparus en Tarraconaise à la fin de la période tardo-républicaine et au début de l'époque augustéenne fait encore l'objet de réflexions importantes, en particulier autour de la typologie des amphores. Jordi Miró et Ramon Járrega proposent ainsi une synthèse sur les ateliers d'amphores ovoïdes, pour une période durant laquelle existait un grand foisonnement morphologique qui rend difficile la normalisation des descriptions, si importantes pour ensuite classer et ordonner les tableaux de comptage, utilisés pour mieux appréhender l'histoire économique romaine. En Espagne, les recherches concernant cette question des amphores ovoïdes anciennes aujourd'hui très débattue ont permis de multiples confrontations de points de vue, en particulier avec les chercheurs travaillant sur la Bétique où plusieurs types d'amphores ovoïdes sont produits durant la même période.

L'importance de l'origine des amphores tournées dans les ateliers de potiers transparaît également dans l'article que Joaquim Tremoleda et Pere Castanyer consacrent aux amphores de l'officine d'Ermedás, située dans l'arrière-pays de la ville romaine d'Ampurias, à l'extrémité nord de la province et qui était en activité du milieu du Ier s. jusqu'à la fin du IIe s. ap. J.-C. À côté d'une production de Dr. 3-2, classique dans cette zone de Méditerranée occidentale, les potiers ont également tourné des amphores ovoïdes à fond plat inspirées semble-t-il du modèle Gauloise 7 de Narbonnaise. Ce qui est intéressant ici, c'est que cette production d'un modèle importé est tardive par rapport à ce que l'on sait de sa chronologie en Narbonnaise, centrée sur la période augustéenne et le second quart du Ier s. Tout se passe comme si les potiers s'étaient emparés d'un modèle finissant voire presque disparu, appelé à être remplacé, dans les années 50/70 ap. J.-C., par des types, Gauloise 1, 4 et 5, spécifiquement dédiés à la commercialisation de grands volumes de vin. Cette réalité est bien perceptible à travers la variété morphologique de ces amphores à fond plat d'Ermedás qui semble indiquer une évolution du modèle initialement copié, conformément à ce qui a été observé sur d'autres ateliers du monde romain.

Dans sa contribution, Piero Berni livre ses toutes dernières réflexions sur les amphores Dr. 2-4 de Tarraconaise et propose de supprimer le type 4 de Dressel pour ne conserver que l'appellation 3-2, obtenue en inversant les chiffres. Il démontre que le grand savant allemand avait eu raison de les distinguer mais ne bénéficiait pas des données chronologiques permettant de préciser leurs datations respectives. L'enquête qu'il a menée sur la typologie de ces amphores est très importante du point de vue de la méthode car au final, elle permet d'affiner l'analyse des mouvements économiques et commerciaux qui ont touché le monde des amphores pendant le Haut-Empire. De façon convaincante, P. Berni propose par ailleurs de lier ces amphores à des qualités de vin différentes : les Dr. 3, les plus anciennes, auraient contenu le vin de masse produit en Léétanie tandis que les Dr. 2 plus tardives auraient servi au conditionnement de vins plus prestigieux, produits dans les coteaux de l'arrière-pays.

La contribution de Josep Francesc Roig et de Juan Moros concerne justement un atelier producteur de Dr. 3-2 de Tarraconaise mais celui-ci se trouve dans l'arrière-pays immédiat de la capitale, *Tarraco*, beaucoup plus au sud donc que la zone traitée par P. Berni Millet. Dans cette petite région directement reliée à la mer par un grand port situé sur l'une des routes maritimes les plus fréquentées de Méditerranée occidentale, le nombre d'ateliers connus a fortement augmenté depuis une quinzaine d'années. Vilasec constitue un exemple emblématique d'officine domaniale produisant d'abord toute une série d'objets en terre cuite – sur le modèle d'ateliers comme celui de Saint-Bézard – puis se spécialisant petit à petit dans la production d'amphores vinaires. La grande variété typologique des fours mis au jour et le caractère extrêmement organisé de l'atelier illustre parfaitement cette réalité.

Nous remercions le comité de lecture de la *Revue Archéologique de Narbonnaise* et Sandrine Agusta-Boularot, directrice de la publication, d'avoir accepté de publier ce dossier, ainsi que tous les auteurs qui ont contribué à sa réalisation.

Montpellier, le 5 octobre 2018

Stéphane Mauné
Directeur de recherche au CNRS, LabEx Archimede/
UMR 5140 ASM-équipe TP2C, Montpellier
stephane.maune@cnrs.fr

Fabrice Bigot
Docteur en archéologie Université Paul Valéry
Montpellier 3/UMR 5140 ASM-équipe TP2C,
LabEx Archimede
fabrice-bigot@hotmail.fr

Séverine Corbeel
Docteure en archéologie Université Paul Valéry
Montpellier 3/UMR 5140 ASM-équipe TP2C,
LabEx Archimede
severine.corbeel@gmail.com

Note de commentaire

1. Elle succède à deux autres tables rondes portant sur les cuisines et boulangeries dans les Gaules (Mauné, Monteix, Poux dir. 2013) et sur les *dolia* en Méditerranée nord-orientale (Carrato, Cibbechini à paraître), également tenues à Aspiran en 2011 et 2013. Des « Journées d'études franco-espagnoles » sur les amphores romaines du sud de l'Hispanie avaient par ailleurs été organisées à Montpellier, Lattes et Arles par O. Bourgeon, E. Garcia Vargas et S. Mauné, les 24, 25 et 26 février 2014. Ces manifestations et/ou publications bénéficient du soutien financier du LabEx Archimede-ANR-11-LABX-0032-01 et ces travaux sont rattachés à l'axe 3 « Économie et environnement ».